

tre particulier, un cours de philosophie qui eut beaucoup de succès. Il avait atteint l'âge de vingt-huit ans, quand tout à coup l'inspiration poétique se fit sentir; lui, qui jusque-là se plaignait que l'expression manquait à ses idées, devint subitement d'une heureuse fécondité. Ses premiers essais sont dans l'*Alphonsen*; alors aussi il fit l'*Herold Managitz*, dont les vers élégiaques sont du genre grec. Ce poème a quelques scènes, et contient beaucoup à faire connaître le caractère et la tendresse de l'auteur. Les *critiques et les caractérisa-tiques*, imprimées en 1801, contiennent, outre les morceaux que nous avons déjà vus comme extraits des journaux de Reichard, des articles très profonds sur le *Heldemar de Jacobi*, sur les quatre premiers volumes du *Journal philosophique de Niebuhr*, puis un admirable examen du célèbre roman de Goethe, connu sous le titre de *Hilf mir helfen*, enfin d'excellentes considérations sur les œuvres postiques de Lucrèce. La poésie cependant avait adopté Frédéric; il obéissait à ses nobles inspirations; les recueils de Tieck, d'Auguste-Guillaume de Schlegel, et d'autres encore, s'empressaient d'ouvrir leurs pages à ses compositions. Il fit aussi quelques essais nouveaux, tels que l'emploi de l'antonomase dans les ouvrages de longue haleine: il l'introduisit dans sa tragédie d'*Alaric*, pièce conçue à la manière d'Eschyle; mais qui, par le sujet et la forme extérieure, apparut tout à l'école romantique. Cette tentative ne fut pas heureuse, et fut froidement accueillie. Malgré tous les efforts de l'auteur, on voit que la pièce n'était inspirée que par une romance, et n'a pu devenir dramatique ni se mouvoir selon les règles du théâtre. D'anciens souvenirs, et l'établissement d'une sous-bibliothèque à Dresde, attirèrent souvent Frédéric de Schlegel dans cette ville: il y était venu dès l'an 1799, et y avait reçu les premières inspirations de l'art. On l'a vu souvent s'endormir dans un atelier de sculpture ou dans une galerie de statues moulées en plâtre; c'est ainsi qu'il réussit à se procurer de la beauté des formes, et à s'en inspirer le goût. En 1800, il se stabilisa pour quelque temps à la cité uni à la fille du célèbre docteur philologue Herder, qui l'éclaira par ses conseils. Là, il donna un cours de philosophie, et s'occupa de la publication de son *Europa*, journal qui eut deux volumes en quatre cahiers. Les arts, la littérature du sud, et surtout les langues orientales, furent les principaux objets qui mérita Frédéric de Schlegel pendant son séjour dans la capitale de la France. Lecteur assidu dans toutes nos bibliothèques publiques, il ne cessait d'étudier les romans du moyen âge; mais il commença par la publication de lettres sur la peinture, où il jugeait, quoique avec quelque partialité, des écoles italienne, allemande et française; puis, en 1804, il fit paraître, en 2 volumes, une suite d'anciennes poésies, et, en 1805, l'*histoire chevaleresque de Lot et de Mylde*: il eut recours pour cela à un manuscrit allemand encore inédit, dont cependant l'original est italien. Dans le même temps, il se livrait à des recherches très intéressantes sur Jeanne d'Arc, et les publia. De retour en Allemagne, Frédéric de Schlegel s'abandonna à toute l'ardeur de son patriotisme, et lui consacra ses plus belles productions: pendant sa route même, il composa de magnifiques dithyrambes; et de nobles élégies, et peupla, pour 1806, un *Taschenbuch*, ca s'annonça, remarquable par ce genre d'inspiration. On y trouve aussi le poème de Roland, qui est une suite de romances d'après la chronique de Turpin; enfin des vues sur l'architecture gothique, qui n'ont jamais été mieux présentés par personne, et qui révélaient surtout de goût que de connaissances de ce sujet si controversé. Nous sommes arrivés à une époque décisive, qui opéra une révolution complète dans les idées de Schlegel; mais nous accorderons d'abord quelque attention aux poésies dont le recueil fut publié un peu plus tard, qui pour la plupart avaient déjà paru dans divers recueils: elles ont toutes les beautés et tous les défauts de la nouvelle école romantique. Mais, quand des chants nationaux s'échappent de sa lyre, elle prend un caractère mâle et guerrier, une inspiration sublime et forte, qui le rendent digne d'être

appelé le Tyrtée de l'Allemagne. Les plus remarquables de ses autres productions, celles qui font le mieux connaître le génie de son talent, sont *Le maître du poète*, *Le pèlerin*, *Le sentier*, *Les deux rochers*, *Les cloches*, *L'éloge des femmes*, *Le songe*, *L'enfant et la mère*, *Le vieux pèlerin*, *La folie*, et le sonnet qui lui inspira un vieux château appelé *Wolburg*. Toutefois on ne peut se dissimuler que le talent de Frédéric n'était que le reflet assez pâle de celui de son frère. Jamais il n'eût produit la délicieuse romance d'*Alcin*; jamais *Le traducteur romain* ne se serait joué entre les cordes de sa lyre, comme la brise s'élève dans la harpe éolienne. Quand Auguste-Guillaume franchissait d'un vol rapide l'atmosphère poétique, Frédéric arrivait à sa suite, mais non sans quelque effort; et en général toute leur carrière présente des exemples frappants de la supériorité du traducteur de Shakespeare et de Calderon, dont les conquêtes sur l'étranger sont aussi plus rapides et plus brillantes; l'érudition même accouta plus de faveurs à Auguste-Guillaume, et cela jusque dans les régions de la science que Frédéric avait abordées le premier. L'Inde, sa langue, sa philosophie avaient dicté à Frédéric son ouvrage intitulé *Über die Sprache und Wissenschaft der Indier*, et ce livre fut très utile au ce qu'il assemble les notions éparses que possédait le monde avant sur ce précieux original et se peu apprécié jusque-là. Dix ans plus tard, Auguste-Guillaume se pressa sur le même terrain, en peignant les profondeurs, et vint à l'Europe la littérature et la philosophie de ces contrées lointaines. En tout Frédéric demeura sensible, mais inférieur à son frère, et, si l'on me permet une comparaison qui me semble déshonorer leurs rapports, je rappellerai la double ombre que projettent sur les parois de nos appartements ces lamieres vaporeuses, assés de la même personne deux silhouettes, dont l'une, plus prononcée, représente tous les traits du visage, tandis que l'autre, faible et incertaine, semble à peine l'ombre de l'ombre. Le changement de religion de Frédéric le sépara d'abord de son frère, non que la plus parfaite harmonie n'ait toujours régné entre eux, mais la direction de leurs études se différenciant sur ce sujet, et Frédéric jusqu'à une sorte d'apostasie de principe politique, jusqu'à ce qu'il devint bientôt le plus puissant

M. de Metternich, le fondateur de l'Autriche, eût été un autre de ses amis; mais il ne se livra à l'écriture que sur l'église, et ne fut que quelques personnes impuissent à sa cause du moyen âge, à son amour pour le style gothique, à une certaine tendresse au mysticisme, son pas vers la religion catholique; quoiqu'il en soit, il fut épuré dans l'église de Cologne, en 1803. Sa femme, qui avait embrassé le culte protestant à Paris, dans la chapelle de l'ambassadeur de Suède, devint catholique avec lui: ce fut au moment de leur départ.

Frédéric cherchait, dit-on, des devoirs à remplir, sur lequel il fut aidé par Charles-Quint, sur lequel il avait écrit son histoire, en prenant son modèle. La guerre de 1806 lui fit perdre sa dignité de professeur, et il fut nommé secrétaire de la cour, et suivit Thérèse Chaudont il rédigea les énergiques proclamations. Il vint avec le comte de Stadion jusqu'à Landshut, mais bientôt il se vit forcé de fuir devant les armées françaises. A son retour à Vienne, il chercha dans les lettres la consolation des dévastes dont il venait d'être témoin, et donna son célèbre *Cours de littérature*, qui fut imprimé en 1811 et en 1812. Dans un cadre assez étroit, il réunit des aperçus du premier ordre: on tout il excelle dans l'art des rapprochements, et les parties les plus négligées ordinairement, sont celles qu'il fait connaître le mieux. Sa diction est simple, mais originale; il y règne une grande propriété d'expression. L'influence des littératures les unes sur les autres est constatée avec un rare talent, et nulle part ailleurs on n'apprend à mieux connaître les choses du nord, la littérature runique, l'Édda, la Niebelungen, ou bien encore les troubadours du sud, les pé-

*Joseph*

Mais on a dit... de l'histoire... refusé à l'écriture... cependant... toujours... sujets... de Saint... tradition... comme... adressé... qu'il agit... Robert... perdit... chetiv... premier... bourg... sur... à la pos... de l'église... Kamin... un cour... poète, c... de sa ge... échappé... l'Autriche... sur... il eût... publié... une de... terrière... recueils... une... dans... resté... des les... étude... France... laume... belle... histoire... lebe, u... niement... Schlegel... puis à C... appari... écrivain... après la... d'histoire... cisionne... une ch... resté con... dent qu... scandale... la voix d... quer qu... ne deva... N'impos... siècle de... réclama... cettis ve... tandis q... glorieux... hie dans... l'invasio... magn... sol, la... et à no... scien de... sance d... pierre l... allem... disparu